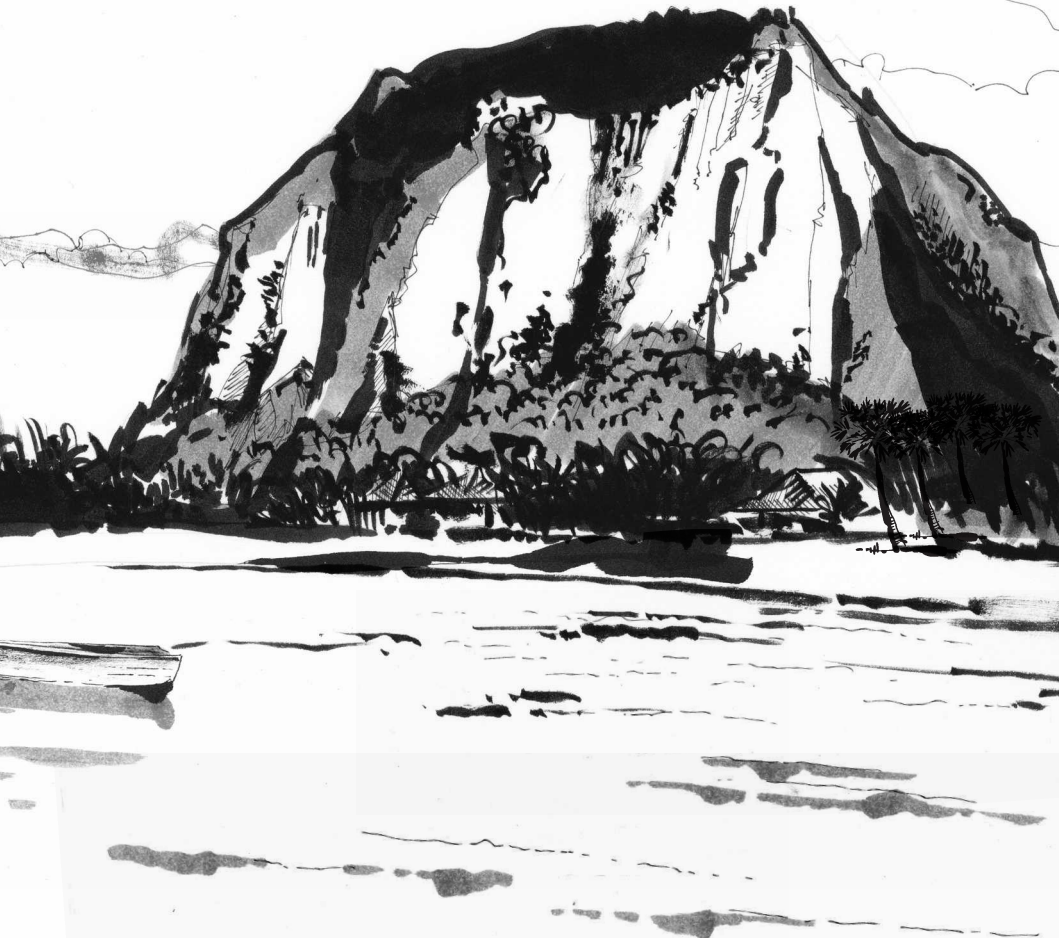


la NRF

J.-M. G. Le Clezio
La rivière Taniers



n° 639 – novembre 2019

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOUS LA DIRECTION DE
MICHEL CRÉPU

nrf

GALLIMARD

ÉDITORIAL

« Les Polonais existent, la Pologne on ne sait plus ! » C'est un des personnages de la nouvelle d'Arthur Larrue qui le dit parmi d'autres textes de cette *NRF* de novembre 2019. Il le dit à ses amis sur le ton étrange que nous connaissons aux créatures de la post-post-histoire, à la fois calmement diabolique et fou. Nous n'y sommes pas tout à fait habitués encore, tant il est vrai que la chère chronologie des événements tient obstinément à ses prérogatives. Mais le personnage de Larrue a bien compris le changement de logiciel. Toutes les époques s'entremêlent, plusieurs guerres mondiales ont lieu en même temps, l'atmosphère générale, au son d'un piano-bar de trois heures du matin, est de type Titanic-Nosferatu, à mi-chemin du fantastique et de Joseph de Maistre. On se croirait au balcon des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il fait nuit, une nuit de diamant où jouer aux échecs est la dernière distraction possible, un coup de quille valant pour vingt-cinq mille combinaisons, whisky à volonté. Tout cela est-il bien racontable ? Mais que raconter d'autre ?

La phrase de Paul Morand qu'Arthur Larrue a eu l'à-propos de nous rappeler en exergue de notre ensemble de nouvelles contemporaines le dit sèchement : la nouvelle « est un os ». Façon de dissiper la fumée de perlimpinpin pour en venir au fait. Pas de combines romanesques. Au fait ! Au

fait ! On peut compter sur Morand pour ça. Mais il y a plusieurs sortes d'os et l'indifférenciation générale n'empêche pas que l'on ait toujours affaire à de la singularité, à de la souffrance particulière. Témoin le personnage d'infirmière de Beata Umubyeyi Mairesse qui a tué un petit migrant sans le faire exprès, en reculant bêtement avec sa voiture. On voulait un os, en voilà un. Penser, écrire en même temps cette situation accoucheuse de paradoxes monstrueux. Sans oublier la lecture, « bien évidemment », dit Larrue, « la dernière part de sacré du monde occidental ». Même quand c'est le catalogue de La Redoute ? Même quand.

Qu'en pense Adélaïde, sorcière de son état, qui a été neuf fois amoureuse, dotée de quarante-six années ? Chloé Delaume, qui est aussi un os féministe, dans son genre, ne le sait pas très bien. Ou plutôt si, car au fond, c'est assez simple : « accueillir la douleur qui me fissure jusqu'à la moelle ». C'est à l'épreuve du quotidien, tandis que les aspérités, les ratages se montrent, insistent. L'expérience féministe vient jouer ici sa partie, depuis toutes ces années. Pas de nostalgie déplacée. Chloé Delaume regarde son personnage d'Adélaïde avec une compassion amusée. La fille qui est au rendez-vous de son époque, mais qui n'a pas bien compris l'adresse où sont tous les autres. Les autres, ce sont ceux qui s'amuse et font du bruit pendant qu'Adélaïde remue les vieux souvenirs. Elle écrit superbement : mon « corps ne danse pas : il baragouine ». Dans les ténèbres, Cioran applaudit. Au moins sait-elle quoi faire de son os, pendant que la petite princesse de Nina Yargekov se la pète conte de fées. Nous ne sommes plus ici dans la chambre morose d'Adélaïde mais aux fenêtres du château où la nouvelle « peau d'âne » énerve tout le monde tant elle s'amuse fort. Apparences trompeuses. La fille toute seule dans son coin, snobée par ses faux amis, n'a pas dit son dernier mot. Partie serrée. Qui aura une pensée émue pour Adélaïde et la cousine de Peau d'âne ? On sent passer sur ces phrases l'air d'on ne sait quel congé que Chloé Delaume tient en respect.

C'est l'élégance de qui n'use de l'ironie qu'à l'égard de soi-même.

Et voilà pendant ce temps, qu'on découvre dans le désert irakien une tombe d'enfant vieille de quarante mille ans. Les fleurs s'y trouvaient encore. Il est bon, régulièrement, d'avoir le sens des distances temporelles. Que peut-on faire de plus ? Rejoindre autant qu'il est possible celui ou celle à qui l'on a oublié de dire un « truc ». Passer les millénaires, accéder à une certaine intimité qui se joue des distances. Sinon à quoi bon jeter des fleurs dans un tombeau ? Il y en a qui savent parler aux morts, comme chez Claire Richard, la grand-mère de sa petite-fille qui aimerait bien faire pareil. Mais comment faire ? Encore l'os. Claire Richard infuse son enfance fascinée par un tel don, qui ne se transmet pas. On l'a ou on l'a pas. Alors elle attend. Elle ressemble à cette vieille femme plutôt peu abritée du texte de Gaëlle Obiégly. La créature l'apostrophe dans la rue en lui demandant d'écrire un livre. Obiégly l'appelle affectueusement la « Gauloise ». On dirait bien que quelque chose a lieu entre elles, en dépit de tout. Et quand la Gauloise demande : « Et après, qu'est-ce qu'on fait ? », c'est presque un film de Godard qui commence. C'est aussi un peu ce qui se passe, chez Salim Bachi, où le narrateur, fils emprunté d'un père célèbre, tente d'obtenir de son ami un reste de compassion, avec Paris à la fenêtre, Paris ville d'actualité. Heureusement qu'il y a encore des fenêtres pour voir passer les oiseaux au-dessus de la Mosquée, penser à la petite sœur morte au Bataclan : on sent que Bachi n'éprouve pas le besoin de faire sortir les mouches. Faire court, surtout. *Me faites pas chier*. C'est le ton général. Qu'il n'y ait rien à gratter de superflu. Imagine-t-on cela, un os en fanfreluche ?

Michel Onfray pourrait certainement nous le dire, qui publie un récit autobiographique en même temps qu'un essai sur Nietzsche, son grand homme. Il répond ici aux questions de la NRF, dans la position qui est désormais la sienne aux

yeux du public. À la fois celle d'un révolté et d'un bon oncle qui, ayant goûté à la gloire, se retire dans son jardin, se prépare paisiblement au grand départ. Le jardinier reçoit volontiers les visiteurs. Philosophier, c'est apprendre à mourir, cela peut faire l'objet d'un colloque entre amis. Onfray pratique une politesse quasi militaire, il n'aime pas perdre son temps. Il a fait ses choix, au moins l'on sait avec quoi être d'accord ou non. L'intellect marche ici avec les mésaventures de la santé physique, AVC et autres fariboles qui font passer sur l'échine le vent du mauvais jour. Le regard qu'il porte sur la « scène médiatique » qu'il traverse régulièrement est empreint d'une certaine gravité bien propre à tous ceux qui font confiance aux énergies vitales – au sens nietzschéen naturellement – et qui ressentent par là même d'autant plus fort les premiers coups de boutoir. Au fond, il y a quelque chose d'hugolien chez Onfray, une sorte de gourmandise fondamentale pour le réel, à laquelle on ne voit pas beaucoup de concurrents. Les photos idéologiques ont semble-t-il cédé à quelque chose de plus important et par là même de plus émouvant : le « vitaliste nietzschéen » demeure tel, mais ce n'est pas une affaire d'appartenance à un camp, un territoire identifié, comme au bon vieux temps de la république anticléricale. Curieuse d'ailleurs, au passage, l'affirmation d'un « Hitler chrétien » qui tranche sur le paganisme nazi de l'intéressé. Et certes, il y a là matière à discussion, le lecteur appréciera.

Comme il appréciera de prolonger la conversation avec l'architecte Charlotte Perriand, morte il y a vingt ans et que la fondation Vuitton s'apprête à célébrer comme il convient par une grande exposition. Il était temps, après tant d'années passées à l'ombre du titan Corbusier. Sa fille Pernette Perriand et son gendre Jacques Barsac répondent ici aux judicieuses questions de Stéphanie Cochet. Et nous voyons surgir une artiste incroyablement mobile, multipliant les combinaisons spatiales et de formes. Empruntant au bois aussi bien qu'au métal : cela tourne, virevolte, se plie et en

même temps affirme simplement tel ou tel pari formel. Le moment est venu de saluer cette agilité *solide*, venant d'une femme plutôt seule dans sa partie et qui renverse tout à coup le jeu qui était sur la table. Le moment est venu de saluer cette victoire. Il y a là un testament à la fois esthétique et moral, infiniment frais et libre, qui fait un bien fou. Laure Adler s'en est avisée dans une biographie récente, il n'y a plus qu'à continuer.

Changeons de galaxie, ou plutôt pénétrons plus avant. Est-ce un genre ? Une notion ? Un concept ? Une simple expression ? La *berceuse*... Le patrimoine musical s'honore de la voir pratiquée de Ravel et Gershwin aux rondeaux du Moyen Âge, de Poulenc à Chopin et retour... Elle ne figure pas toutefois au *Guide des genres musicaux* de Montalembert non plus qu'au solennel dictionnaire Nattiez des « Musiques », lequel compte pourtant plus de six mille pages... L'anglais dit *lullaby*, comme ces clochettes argentées que Du Bos voyait se balancer aux branches des poèmes de Goethe, si mal entendus. Une telle légèreté pourrait être cause d'une certaine désinvolture dans les milieux autorisés. Éluard aura mieux senti la chose, cité par Guy Goffette en exergue de son texte : « Du fond du temps monte une berceuse, qui berce-t-elle ? » C'est la question même de ce petit choral *NRF* dont J.M.G. Le Clézio donne ici, admirablement, le premier ton, avec dans l'oreille une certaine « chanson-chansonnette » que lui chantait sa grand-mère au temps des bombardements « comme un tonnerre lointain, quelque part sur la plaine du Var ». On entre ici dans les eaux profondes : la berceuse, comme balancement primordial, comme un art – à peine revendiqué – d'acclimater l'obscurité qui monte. La douceur comme apprentissage du noir, c'est ce qui fait de nous tous des enfants qui cherchent la main. Christian Bobin le dit ici à sa manière, d'un petit menuisier de conte sculptant son « coucou » à la bougie : « Les berceuses ne mentent pas en mentant. » Autant définir

ainsi l'acte littéraire par excellence, cela ira plus vite. Mais il n'est pas question d'écrire, dans la cave de Le Clézio, car il y a plus subtil que le mensonge littéraire, il y a la voix, la « chansonnette » (la même qui fait entendre son flux de ruisseau dans le si enfantin et crépusculaire *Finnegans Wake* de Joyce, au moins un livre qui ne ment pas), qui arrive de la nourrice des lointains jours de l'île Maurice. « Pourquoi les berceuses sont-elles souvent tristes ? » demande l'auteur du *Procès verbal*. Oui, pourquoi ? C'est le soir, qu'on pose ce genre de questions, comme en Corée, où les mères plongent dans l'océan pour rapporter du poisson à dîner, laissant leur enfant seul sur la grève, sous un ciel de folie.

Lionel Esparza emploie le mot de « ritournelle » et même de « ruisseau » dans sa virtuose étude musicologique et nous le suivons volontiers dans son labyrinthe musical, avec Couperin pour guide fraternel, Couperin l'auteur au clavecin du *Dodo ou l'amour au berceau*. Paule du Bouchet y voit aussi, dans l'ombre du Dodo, la menace obscure. Et si la protection était une menace ? Car « quel refuge contre la terreur du sommeil l'enfant à qui l'on chante une berceuse peut-il trouver dans la terreur du rêve éveillé » ? La même question se pose à tout lecteur, que l'ouverture d'un livre frappe de sidération. Lire berce. Tout bon livre est une berceuse. Et puis après tout, il n'y a pas si loin de la « revue » à la ritournelle... Cela sent sa mystique de haute volée, toujours si épanouie à quiconque s'en approche. Ce fut le cas du « dernier des méconnus » dont Guillaume Louet nous conte ici l'histoire : Raymond Schwab, à ne pas confondre avec Marcel Schwob, né en 1884, érudit, poète, philosophe transcendantal, parlant quinze mille langues à la fois, l'auteur d'un opus fabuleux, en 1950, *La renaissance orientale*, qui aurait pu plaire à Woodstock. Schwab (mort en 1956) aurait de quoi revendiquer un strapontin dodu à la Pléiade, section des Hautes études psychédéliques. Lui qui petit-déjeunait d'hymnes aztèques et d'Upanishad grillés ! On n'a pas idée de ces monstres qui n'ont pas été remplacés et qui gisent au fond de

ÉDITORIAL

par Michel Crépu

**LA LITTÉRATURE AUJOURD'HUI :
LA NOUVELLE, DU FANTASTIQUE
AU FÉMINISME**

Arthur Larrue, *Plus immoral que Richard Wagner
et Jack l'Éventreur*

Chloé Delaume, *La dixième fois*

Salim Bachi, *Les singes*

Gaëlle Obiégly, *La commande*

Beata Umubyeyi Mairesse, *Le fardeau
de la femme blanche*

Claire Richard, *Le don*

Nina Yargekov, *La princesse qui ne voulait pas
travailler*

ENTRETIEN

Onfray en conversation

BERCEUSE, FAITES ENTRER LA NUIT

J.M.G. Le Clézio, *La rivière Taniers*

Lionel Esparza, *La ritournelle et le ruisseau*

Christian Bobin, *Alina*

Guy Goffette, *Du fond du temps*

Paule du Bouchet, *Vénéneuse berceuse*

ARTS

Stéphanie Cochet, *Charlotte Perriand,
la beauté du geste* (entretien avec Pernette Perriand
et Jacques Barsac)

Emmanuelle Lambert, *Giono lui-même*

LA FORME ET LE FOND

Guillaume Louet, *Raymond Schwab,
le dernier des méconnus*

Olivier Guez, *Berlin, capitale du XX^e siècle*

NOTES DE LECTURE

Sigrïd Nunez, *Lami*

Maggie Nelson, *Bleuets*

Beata Umubyeyi Mairesse, *Tous tes enfants dispersés*

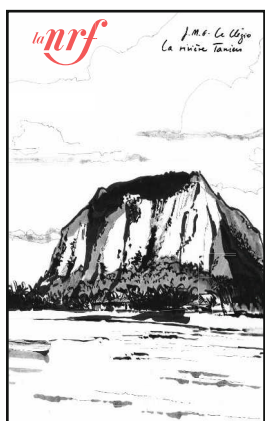
Anne Pauly, *Avant que j'oublie*

Martine de Rabaudy, *À l'absente*

CHRONIQUE DE L'AMATEUR

Michel Crépu, *La docte ignorance du rhinocéros blanc*

Illustration de couverture : Pascal Guédin



Collectifs Gallimard

La N.R.F. n° 639 - novembre 2019

Cette édition électronique du livre
La N.R.F. n° 639 (novembre 2019) des Collectifs Gallimard
a été réalisée le 22 octobre 2019
par les Éditions Gallimard
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072866241 - Numéro d'édition : 358630)
Code Sodis : U29365 - ISBN : 9782072866289.
Numéro d'édition : 358634